

## Souvenirs d'une vie ordinaire par Robert Taussat

(330). L'inauguration du nouveau Musée Fenaille, à l'époque de sa renaissance, consacra, les restaurations matérielles et administratives que notre Société des lettres avait pu réaliser durant la décennie qui venait de s'achever. Elle revêtait une importance comparable à celle que l'on avait solennisée, cinquante ans plus tôt, quand Maurice Fenaille avait offert à la Société des lettres l'ensemble immobilier grâce auquel, cessant de n'être qu'un conservatoire de curiosités constitué par des amateurs éclairés, ce nouveau conservatoire devenait une institution publique de tout premier ordre, dont les Ruthénois ne pouvaient qu'exprimer leur reconnaissance à leur initiateur, non seulement pour ce cadeau royal mais pour l'intelligente propagande avec laquelle il avait été présenté. L'ouverture au public de ce nouveau Musée, à l'issue des dix ans de restaurations matérielles et administratives que la Société des lettres, assistée par les aides financières qu'avait concédées la municipalité au cours des deux décennies qui venaient de s'achever, revêtit une importance comparable à celle qu'avaient célébrée les érudits locaux, cinquante ans plus tôt, quand le même philanthrope avait offert à ses confrères les immeubles dont on fêtait alors la rénovation. En outre, une aide considérable accordée par les pouvoirs publics avait permis de conduire cette réhabilitation, à son terme, ce dont les Ruthénois ne pouvaient évidemment que se réjouir.

La fréquentation à laquelle se consacraient ceux que l'on pouvait considérer comme des amateurs éclairés, fut largement accrue par des curieux qui, sans les conditions ayant illustré cette renaissance, n'eussent probablement compris son intérêt. La mobilisation de tous les moyens de propagande et d'information alors possibles ayant été placée au service de cette entreprise.

Ainsi l'intérêt que pouvait inspirer cette création, n'avait évidemment rien d'exceptionnel. L'inauguration solennelle fut effective le jour même de ma renonciation à la mission présidentielle que j'avais tenté de remplir de mon mieux au cours des vingt années qui s'étaient écoulées depuis mon retour à Rodez. Elle fut solennellement enregistrée le 24 avril 2004, quand, après m'être effectivement dessaisi de mes responsabilités, je les cédai sans réserve à Roger Bêteille, dont la notoriété personnelle rejaillissait sur ces nouvelles fonctions.

Nul, sans doute, n'avait sollicité de ma part, ou même suggéré cette démission à laquelle un suffrage de la part des membres de la société des lettres aurait pu seul me contraindre. En revanche, une réglementation à laquelle il ne m'était pas possible de me dérober me contraignait à quitter la direction des services dont j'étais responsable et pour lesquels j'étais rémunéré, au cours de ma soixantième année, c'est-à-dire en 1980, ce que n'avait pas manqué de me rappeler le directeur régional de Toulouse en déclarant vacant le poste que je devais abandonner. Je ne pouvais, bien entendu, confondre les obligations légales qui m'avaient été imposées ma profession, avec les tâches bénévoles grâce auxquelles j'avais conservé durant vingt ans supplémentaires, l'illusion d'être encore utile à mes compatriotes.

Nul, d'ailleurs, n'avait sollicité de ma part en 2004, cette démission de la Société des lettres que je m'imposais à moi-même, et je parvenais difficilement à séparer intellectuellement les trente ans de direction administrative qu'en 1980 j'avais achevée à Albi avec mon abandon d'une activité purement bénévole, à laquelle ne me contraignait évidemment aucune obligation légale, mais que j'estimais être de mon devoir, fut-il relativement pénible à assumer. Cette démission de la Société des lettres, à laquelle ne me contraignait aucune obligation légale ou morale, me fut relativement pénible à assumer. Mon âge, alors même que son poids ne me paraissait pas encore excessif, participait à ce devoir de retrait auquel je m'estimais contraint.

Quelle que fut l'énergie psychique et vitale dont je me sentais encore animé, je savais, pour en avoir jadis connu d'incontestables - et douloureux - exemples, que les intéressés sont souvent les derniers à se rendre un compte précis du poids des ans qu'ils doivent assumer. Cela peut être pathétique, mais aussi ridicule, et gêner la plus sincère admiration que, par ailleurs, l'intéressé peut inspirer.

Quoi qu'il en soit, je considérais l'activité parfaitement bénévole, mais singulièrement captivante à laquelle je m'étais consacré durant les vingt dernières années qui venaient de me conduire à ma véritable retraite, avec un regard semblable à celui qui me permettait de considérer les épisodes heureux ou pathétiques ayant marqué ma véritable profession, le plus douloureux et le plus violent ayant été celui que je devais ne jamais oublier, conclu tragiquement par le suicide du jeune employé qui m'avait été confié par le docteur Ajzenberg.

Ma présidence de la Société des lettres avait été, bien entendu, parfaitement gratuite. En revanche, rémunérée en rapport avec les capacités que supposait l'accomplissement des études accomplies, et certifiées par la possession de diplômes aux termes desquels la puissance publique attestait les capacités du titulaire de ces documents, j'avais, durant trente ans, dirigé l'un des services dont j'avais suivi la création après la fin de la guerre, et qui devait apporter avec toutes les innovations sociales conçues dans la nuit de l'occupation, les profondes mutations d'une société dont j'avais connu, jusqu'en 1939, les défauts et les injustices. Il me restait à savoir si j'avais été le citoyen que prévoyaient ceux qui me reprochaient de n'être bon qu'à l'école.

# « Frontières de la lumière »

Poèmes de Marie-Jo Molinier

Aux « frontières de la lumière », ce sont les contenus latents des rêves qui prédominent comme des fenêtres lumineuses ouvertes sur le monde. « Rien ne m'a jamais parlé/Avec autant de douceur/Que le silence de la nuit » écrit Marie-Jo Molinier avant de poursuivre : « J'apprends à danser/Et finalement à vivre/Sur un fil tendu entre deux étoiles ». Et même si « une étoile se met à briller en plein jour » le chant n'en ait pas moins beau et révèle sa part de mystère : « Tout est bleu dans le jour/Même les façades des maisons/ Et l'ombre dans les ruelles ». Au firmament des mots, la poésie de Marie-Jo forme un bouquet de feu d'artifice. Et dans cet embrasement poétique, une flèche de lumière à l'approche d'un « autre monde » semble symboliser la trajectoire vers la paix et la liberté.

Éric Guillot



René Magritte « Le regard intérieur »

Chaque année  
À la saison nouvelle  
L'arbre fleurit  
Obstinément  
Il se réjouit  
Et remercie le ciel  
La moindre des choses  
Serait d'essayer  
D'en faire autant.

\*\*\*\*\*

Frontière de la lumière  
Si légère  
Presque invisible  
Entre l'arbre et la prairie.

\*\*\*\*\*

J'hésite souvent  
Je me demande  
S'il vaut mieux  
Contempler le ciel  
Ou la terre.

\*\*\*\*\*

On ressuscite chaque jour  
Il suffit d'un instant  
Ou tout se pose avec douceur  
Ou l'aube se souvient  
D'eux  
De nous  
Et passe le relais  
À la lumière.

\*\*\*\*\*

Quelque chose te rejoint  
Te traverse comme un cri  
Et puis te prend  
Dans ses bras  
Alors  
Une étoile se met à briller  
En plein jour  
Et tu sens l'herbe bouger  
Sur les pentes douces  
De ton cœur.

\*\*\*\*\*

J'écoute tomber le soir  
Il ne fait pas de bruit  
Juste un murmure  
Le froissement de la lumière  
À contre-jour.

\*\*\*\*\*

Je laisse aller le jour  
Je ne garde pour moi  
Qu'un peu de lumière  
Et puis je la confie  
À ceux qui peuvent  
À ceux qui savent  
Un vertige me traverse  
Je suis déjà loin.

\*\*\*\*\*

L'aubépine ouvre si grand les yeux  
Que les buissons s'embrasent  
D'une exquise blancheur.

\*\*\*\*\*

Rien ne m'a jamais parlé  
Avec autant de douceur  
Que le silence de la nuit.

\*\*\*\*\*

J'apprends à danser  
Et finalement à vivre  
Sur un fil tendu entre deux étoiles.

\*\*\*\*\*

Il m'arrive de tomber  
Heureusement il y a sur la terre  
Cette ombre tremblante  
Qui toujours reverdit.

\*\*\*\*\*

Tout est bleu  
Dans le jour  
Même les façades des maisons  
Et l'ombre dans les ruelles  
Peut-être un ange  
Est-il venu marcher  
Sur la terre.

\*\*\*\*\*

POUR

J'aimerais  
Rester encore un peu  
Pour le plaisir  
Pour lui, pour elle  
Pour ceux qui m'aiment  
Et penserons à moi  
Après.

\*\*\*\*\*

Laissez-moi partir  
Comme j'étais venue  
Sans bagage  
Avec seulement  
Un peu de lumière  
Entre les doigts.

\*\*\*\*\*

Les genêts s'inclinent  
Dans les herbes hautes  
Le ciel s'y reflète  
Doucement bleu.

\*\*\*\*\*

Senteurs nouvelles  
Le vent revient  
D'un pays de douceur.

\*\*\*\*\*

Pas de pluie  
Juste un peu de buée  
Le ciel reste invisible.

\*\*\*\*\*

Premiers coquelicots  
Un parfum d'herbe  
Et de pluie  
Me fait sourire.

\*\*\*\*\*

Ici  
La pierre parle à l'herbe  
Le vent à l'oiseau  
La lumière est à genoux  
Sur la prairie.

Au milieu de l'herbe  
Un colchique  
Ouvre son cœur violet.

\*\*\*\*\*

Plus loin  
Le ruisseau bavarde  
Sa voix est trop claire  
Pour être entendue.

\*\*\*\*\*

Parfois  
Je ne reconnais rien  
Pas même les odeurs  
Je m'absente  
Dans la blancheur de l'aubépine  
Je n'essaie pas de remonter le temps  
Seule la lumière peut le faire.

\*\*\*\*\*

Ici  
J'entends les voix  
Des herbes  
Du vent  
Du ruisseau  
Toutes ont quelque chose  
À me dire.

\*\*\*\*\*

Le vent me prend  
Tout  
Les pages  
Et même les mots  
Mais pas la lumière  
Qui va avec.

\*\*\*\*\*

J'ai respiré l'odeur de l'herbe  
Écoute la voix du ruisseau  
Le ciel avait mis  
Ses chaussettes bleues  
Il marchait doucement  
Sur la terre.

\*\*\*\*\*

Un chant d'oiseau  
Des voix  
Qui se sont tues  
Le jardin en marche  
Vers la lumière  
Déjà un goût d'été...

\*\*\*\*\*

Le soir, c'est mieux  
Même si ce que l'on attendait  
N'est pas venu  
La clarté qui reste est plus douce  
Nous approchons d'un autre monde.